

Je me suis couché tellement déprimé... Mais le lit est très confortable. J'aime le traversin et les oreillers deux fois gros comme les nôtres.

Il est quatre heures du matin. J'ai la main engourdie à force d'écrire. J'arrête pendant cinq minutes, de temps en temps, et j'écoute les bruits de Paris par la fenêtre ouverte. Une femme a remonté la rue Drouaillville, tout à l'heure, et on entendait ses talons hauts claquer sur le pavé. Il faut que je m'accroche à des détails comme celui-là, sinon je vais virer crackpot d'une seconde à l'autre.

Quelle journée !

J'ai décidé d'essayer de tout oublier pour quelques heures, de dormir le plus longtemps possible, de reprendre des forces avant d'attaquer de front ma vraie vie quotidienne à Paris.

J'ai peur de faire le bilan de cette journée. Les beaux moments ont été très exaltants mais les mauvaises surprises, trop nombreuses et trop importantes pour que je les rejette d'un revers de la main, minent mon enthousiasme.

Je ne veux pas que ce voyage soit gâté par des problèmes d'ordre physiologique ! Mais, maudite marte, comment j'vas faire !

Je sais que je ne dois pas m'attendre à trouver ici la même chose que chez nous, je me le suis répété toute la semaine, à bord du *Liberté*, mais le dépaysement, s'il est trop grand, ne risque-t-il pas de noyer tout le reste ?

On verra.

Le ciel commence à pâlir.

Et j'ai déjà faim !

Je me suis réveillé avec une envie de bacon et une envie, point. J'ai laissé la première de côté pour me concentrer sur la deuxième, beaucoup plus urgente. Je me suis enveloppé dans ma belle robe de chambre en soie fleurie vert d'eau longue jusqu'à terre ; j'ai entrouvert la porte de l'appartement en risquant un œil timide avant de m'aventurer dehors.

Personne.

Ça sentait le bon café. C'était réconfortant.

Juste au moment où j'allais refermer la porte derrière moi, j'ai pensé à la clef. M'auriez-vous vu, pogné dans l'escalier, déguisé en Ginette Leclerc avant son premier maquillage de la journée ?

Je vais vous épargner ma visite au petit coin (je viens de comprendre l'origine de cette expression : un coin et *très* petit), laissez-moi juste vous dire que se torcher avec des papiers journaux découpés en petits morceaux et plantés sur un clou rouillé n'est pas la chose la

plus agréable au monde ni la plus hygiénique. Je suis convaincu que se beurrer le troufignon avec de la rouille ça doit finir par donner des maladies. Et une vilaine couleure.

Et la senteur ! Une porcherie en pleine canicule. Quant à la saleté, disons qu'elle se tient discrète, la lumière étant à peu près inexistante, heureusement, dans ce coin d'escalier humide et lépreux. Mais deviner la saleté est peut-être pire que la voir, surtout quand on a de l'imagination comme votre humble serviteur.

Quand même soulagé (je vous *jure* que c'est la dernière fois que je vous parle de ça), je suis rentré chez moi, la soie un peu fripée et le cœur franchement tordu.

Mais en ouvrant la porte j'ai été étonné par la lumière que je n'avais pas remarquée, en me réveillant, trop accaparé que j'étais par mes deux envies. L'appartement donnant plein sud, le soleil, déjà haut, entrain à flots par les deux fenêtres que j'avais laissées ouvertes toute la nuit. Ça donnait à mon nouveau home un petit air gai qui me fit du bien après les horreurs du corridor. Un brouhaha s'élevait de la rue que je n'avais pas remarqué plus tôt, non plus. Je me suis approché de la fenêtre en replaçant ma robe de chambre.

Des gens couraient en tous sens, s'engueulaient en faisant la queue à la porte des magasins (la guerre est pourtant finie depuis deux ans !), des hommes couraient, affolés, juraient des jurons d'ici qui sortent plus des bécoses que des églises ; des femmes pleuraient, des enfants, sur le chemin de l'école, étaient bousculés. Je me suis dit que les Parisiens ont le réveil plutôt agité et, avant d'entrer m'habiller, j'ai levé la tête vers la droite.

Beauté !

Penché comme ça, par-dessus la rambarde de fer forgé toute rouillée, juste avant de sacrer le camp en bas des cinq étages (quatre, pour les Français), je pouvais apercevoir le campanile du Sacré-Cœur de Montmartre, longue aiguille blanche, presque obscure, se découplant avec une étonnante précision sur le bleu très franc du ciel. J'ai eu un coup au cœur et j'ai pleinement réalisé, peut-être pour la première fois, que j'étais à Paris.

En quelques secondes tous mes projets de voyage, mes démarches pour les réaliser, ma traversée sur le *Liberté*, mon arrivée ici, me sont passés par la tête et j'ai eu comme un vertige. Plié comme je l'étais, au-dessus de la rue, à une hauteur étonnante pour un Montréalais habitué à des maisons de deux ou trois étages, j'avais l'impression de rêver à quelque chose de tellement beau que ça en prenait des allures de danger. Je savais que je n'allais pas me réveiller dans mon lit de la rue Dorion, que j'étais vraiment là, dangereusement suspendu au-dessus

d'une rue de Montmartre, mais j'étais incapable d'y croire ! Comme chaque fois que je ressens le moindre malaise (les enseignements de ma mère, vous le savez parce que vous avez marié un de ses fils, sont indélébiles), j'ai pris de longues respirations en fermant les yeux. Mes oreilles bourdonnaient. J'avais un peu d'eau dans les yeux.

Mais c'est le gargouillement de mes entrailles qui m'a tout à fait ramené à la réalité. Je n'avais pas mangé depuis plus de douze heures, record absolu dans ma pas si courte existence.

Avant de refermer la fenêtre, curiosité oblige, j'ai reluqué les maisons, en face, pour voir si je ne surprindrais pas quelque beau Français en petite tenue au beau milieu de sa gymnastique du matin en chantant le dernier succès de Jean Sablon.

Un décor, encore une fois. Mais vieux, délabré, pelé. Nettoyées, les façades pourraient être très belles, je pense, impressionnantes même, avec ce mariage de pierre taillée et de ciment. Mais tout est gris sale avec des coulisses de suie et même sous le franc soleil c'est déprimant. Le contraste était vraiment trop grand entre la vie de la rue et la désolation qui régnait au-dessus.

Mais Paris est une vieille ville, alors que nous, en Amérique du Nord, on n'a pas encore eu le temps de se salir !

Mon envie de bacon devenant de plus en plus pressante, je me suis habillé en vitesse (petit pétalon sexy – j'espère – et chemisette de coton), j'ai pris ma clef et j'ai foncé dans l'escalier, détournant les yeux quand j'arrivais dans les coins suspects.

La concierge lavait à grande eau les pierres plates de l'entrée. Ça sentait l'abus de désinfectant, le camoufflage de senteurs pas tout à fait réussi. Elle a relevé une mèche rebelle avant de me lancer :

— Alors, notre Canadien a passé une bonne nuit ?

J'ai mis ma bouche en trou de cul de poule pour y répondre :

— Feurmidable !

Et là j'ai eu l'air d'un vrai fou.

Je sais que ça m'arrivera souvent dans les semaines qui viennent mais j'espère que la honte, à l'usage, se fera moins cuisante.

Je tire sur la porte d'entrée de l'immeuble, pas moyen de l'ouvrir. En faisant semblant de rien je regarde s'il n'y a pas une clef dans la serrure. Rien. Je retire. Toujours rien. J'étais au bord de sortir la clef de mon appartement pour l'essayer dans la serrure quand j'ai entendu un petit rire derrière moi. La concierge s'approche, me montre une sonnette exactement semblable à celle qui se trouve dans la rue, et me dit sur un petit ton de supériorité tout à fait humiliant :

— Il faut appuyer là, monsieur ! Vous n'avez pas de portes, dans votre pays ?

J'ai eu envie d'y crier : « Aïe, on sonne quand on arrive chez le monde, chez nous, pas quand on s'en va ! ». Mais je me suis retenu : sont chez eux, y'ont le droit de faire ce qu'y veulent.

Mais a-t-on idée ? Chez nous, sur la rue Fabre, si y fallait peser sur une sonnette chaque fois que quelqu'un sort de la maison, on serait tous sourds depuis longtemps ! Albertine serait attachée dans une camisole de force sur son lit et ses deux enfants cloués au mur à coups de poignard !

Autre pays, autres mœurs. On avait lu ça, quelque part, et ça nous avait frappés, vous vous souvenez ? Mais je ne savais pas que ce serait autres mœurs jusque dans la façon d'ouvrir et de fermer les portes !

J'ai eu l'impression d'entrer dans une parade sans queue ni tête. Des groupes de personnes passaient en gesticulant, compacts et séteux, la tête baissée, parfois, comme devant un reposoir ou au contraire juchés sur leurs jarrets et caquetant comme des pouilliers affamés. J'entendais des bouts de conversation, des mots par-ci par-là et je me suis rendu compte que tout le monde parlait de la même chose mais sans arriver à comprendre ce que c'était. Une vieille madame toute courbée qui marchait à l'aide d'une canne a regardé dans ma direction en disant : « C'est un monde ! » pendant qu'un monsieur, tout raide dans son habit gris, lui répondait même si ce n'était pas à lui qu'elle s'était adressée : « C'est inacceptable, madame, inacceptable ! »

Je me suis dit : « Ça y est, je suis tombé en pleine émeute, ou ben donc la troisième guerre mondiale vient d'éclater pour fêter mon arrivée à Paris ! »

Exactement en face de l'immeuble que je venais de quitter il y avait une sorte d'épicerie du coin, avec quelques caisses de patates posées sur le pas de la porte, des sacs d'oignons et d'autres légumes que je ne connaissais pas entassés en pyramides. En plein ce que je cherchais ; je trouverais sûrement là de quoi me composer le petit-déjeuner de ma vie.

J'ai traversé la rue Doudeauville en louvoyant entre les Parisiens rendus fous par un mal mystérieux et je me suis mis à la fin de la queue composée presque exclusivement de ménagères munies de filets de corde qu'elles tenaient serrés contre elles.

La dame devant moi, une vénérable boulotte, droite et corsetée, m'a aussitôt apostrophé :

— On se croirait il y a trois ou quatre ans, c'est inconcevable ! J'ai assez fait la queue, moi, monsieur, je me suis assez privée, je n'ai

pas l'intention de recommencer ! J'ai tous les tickets qu'il me faut et je les ferai respecter !

Elle aurait parlé serbo-croate que je n'aurais pas moins compris. Elle devait attendre quelque acquiescement de ma part ou quelque agressive protestation parce qu'elle s'est penchée vers moi avec des yeux ronds, très noirs, interrogateurs. Elle sentait drôle. Un mélange de parfum puissant et de transpiration. Je me suis contenté de sourire et elle a dû me prendre pour un naïseux ou un étranger qui ne parlait pas français, parce qu'elle s'est détournée en haussant les épaules et en murmurant entre ses dents : « Je vous jure, on ne sait pas toujours à qui on s'adresse, hein... »

Le va-et-vient continuait. Quelques personnes se hâtaient avec un bout de pain sous le bras, comme au cinéma, et je les regardais avec attendrissement.

Un homme à peu près de mon âge est passé près de nous en lançant à la femme qui venait de me parler : « J'en ai eu ! J'en ai eu ! » Il brandissait devant lui un pain maigrichon et tout brûlé.

Ça m'a mis encore plus mal à l'aise. J'aime bien le pain mais je vire pas fou quand j'en achète un ! Quelque chose me chicotait, comme si j'étais au bord de comprendre une évidence à laquelle je ne voulais pas faire face. J'ai regardé dans la direction de la rue Ernestine. (Croiriez-vous que la rue suivante s'appelle Léon ?) La queue était beaucoup plus longue devant la boulangerie au coin de la rue, et surtout, plus agitée. Quelque chose n'allait pas avec le pain...

Je me suis dit qu'au lieu d'aller m'acheter du pain frais, je prendrais à l'épicerie du pain tranché pour me faire des toasts. De toute façon, j'avais trop faim pour faire la queue une deuxième fois.

Je me voyais déjà devant quatre belles toasts dorées, deux œufs au miroir et du bon bacon croustillant...

L'épicerie sentait très bon. Un mélange de pâtés (y'en avait trois ou quatre, luisants, dodus, dans des plats de porcelaine, qui me faisaient saliver), de savon bon marché à la lavande, d'épices, de café moulu...

Après s'être une dernière fois insurgée contre la situation qu'elle qualifiait maintenant d'intenable, la dame devant moi a acheté une boîte de biscuits secs et une bouteille d'eau. Je me suis dit qu'elle devait avoir le party chenu et ça m'a fait rire. Elle m'a jeté un regard encore plus noir. « Il n'y a pourtant pas de quoi rire par les temps qui courent, monsieur ! » Elle a payé avec des pièces de monnaie tout usées auxquelles je ne comprenais évidemment rien et l'épicier, un noiraud sûrement pas parisien parce qu'il avait un drôle d'accent, m'a regardé comme si je le dérangeais.

— Monsieur ?

— Je voudrais une douzaine d'œufs, s'il vous plaît.

— Je ne fais pas les œufs.

Je n'ai pas osé lui dire que je ne lui demandais pas de les faire mais de juste les vendre, j'avais trop peur qu'il me morde !

— Une pinte de lait, alors...

— Une quoi ?

— Du lait.

— Pour le lait, il faut aller à la crèmerie.

Je suis resté saisi pendant une seconde à peine mais ça a quand même indisposé mon Ti-Noir (j'ai décidé de l'appeler comme ça, maintenant, parce que tout, chez lui, est noir : les cheveux, les yeux, la moustache et même un peu la peau) qui m'a lancé :

— Et alors, ensuite ?

— Du beurre ?

— Mais je viens de vous dire d'aller à la crèmerie, monsieur ! Bon, écoutez, je n'ai pas de temps à perdre, circulez... Suivant !

Paniqué, j'ai regardé autour de moi.

Le plat de rillettes trônait à côté de la caisse, avec un prix au kilo piqué dedans. Je me disais que ça servait à rien de demander du bacon parce que j'en voyais pas. Mieux valait demander quelque chose que j'étais sûr qu'il avait. J'ai un peu bousculé la dame qui me suivait, heureusement à la recherche de sa liste d'épicerie.

— Alors, dé rillettes.

Ti-Noir m'a regardé avec un air vraiment méchant.

— Combien, de rillettes...

Mon Dieu ! j'avais pas pensé à ça !

— Un kilo !

— Vous plaisantez ! Un kilo de rillettes !

J'ai pensé que c'était pas suffisant.

— Alors, mettez-m'en deux kilos !

Quand je l'ai vu découper un bloc de rillettes suffisant pour nourrir deux armées de soldats affamés depuis deux ans, le cœur m'a viré. J'avais l'estomac barbouillé rien qu'à l'idée de voir ce gros tas de graisse-là sécher sur ma petite table. Puis j'ai pensé que j'avais même pas de glacière et je me suis mis à frissonner.

Mais quand j'ai demandé du pain tranché, là, j'ai pensé que Ti-Noir allait me tuer :

— Alors là, écoutez, ça suffit ! Je n'ai vraiment pas le temps de plaisanter ce matin ! Le pain, c'est à la boulangerie, les produits laitiers à la crèmerie et les fous à l'asile ! D'où sortez-vous ? Un peu plus et vous me demandiez de la viande !

Je vous dis que j'ai été soulagé de ne pas avoir parlé de bacon ! Mais au fait, des rillettes, c'est de la viande ! Allez donc comprendre quelque chose...

Je suis sorti de là avec mon bloc de rillettes, un paquet de biscuits secs et une bouteille d'eau. J'avais pas pris de chance, j'avais pris la même chose que la boulotte insurgée.

À la crémerie, ça sentait tellement fort que j'ai passé tout droit. Pourtant, il me faut mon verre de lait tous les jours et mon bout de fromage avant de me coucher... J'ose même pas me demander si y connaissent le cheddar. Et je me vois mal entrer dans ce magasin-là qui sent le vieux lait caillé qu'on a oublié toute une nuit du mois de juillet sur la table de la cuisine...

Je suis arrivé à la boulangerie bien découragé. Tout ce qui me tenait encore debout c'était l'idée de goûter enfin au divin pain français tout frais, tout lourd, dont j'entends parler depuis toujours et auquel j'ai à peine eu droit hier soir.

Mais une longue affiche dans la vitrine de la boulangerie, que j'ai en masse eu le temps de lire en faisant la queue, m'a presque jeté par terre. Trop, c'est trop !

#### GRÈVE DES BOULANGERS

*La ration de pain a été réduite, pour les journées du deux et trois juin, à 150 grammes dans la Seine et en Seine-et-Oise.*

*Elle sera acquise par la remise obligatoire des tickets « M » ni barrés ni encerclés pour les cartes « M » ; des tickets « J » barrés pour les cartes « J3 » ; des tickets « D » barrés pour les cartes « J2 » ; des tickets « G » non cerclés pour les cartes « J1 ».*

*Les travailleurs de force percevront en outre 75 grammes moyennant la remise d'un ticket « M » barré des cartes « M ».*

*Aucun changement n'est apporté à la ration « E ».*

Du chinois pur et simple !

Je vous ai découpé cet article, qui dit en gros la même chose que l'affiche, dans un journal que j'ai acheté avant de remonter.

J'étais tellement déprimé que j'ai été obligé de m'appuyer contre la vitrine. Je me suis rendu compte que tous les gens qui faisaient la queue comme moi avaient à la main une espèce de livret de coupons

de couleurs différentes, un peu comme les coupons de rationnement, chez nous, pendant la guerre.

Pas de pain, pas de beurre, pas de lait, pas de bacon.

Avez-vous déjà mangé des rillettes avec des biscuits secs et de l'eau minérale en vous levant le matin, vous ? J'ai tellement pleuré que j'étais à bout quand j'ai eu fini. Moi qui suis venu ici, entre autres choses, pour bien manger !

Mais que c'est que je vais faire ?

En tout cas, laissez-moi vous dire que les rillettes ont abouti dans le coin de l'escalier, entre le quatrième et le cinquième étage !

Je me sens comme une vieille guidoune qui vient de perdre sa dernière illusion. Vidé. À sec. Resté. Pour si peu, au fond. D'où vient donc ce manque de courage chronique qu'on retrouve chez presque tous les membres de notre famille ? Seule Thérèse semble vouloir foncer, dans la vie ; et encore, dans la mauvaise direction. Au moindre revers on abandonne tout pour se jeter dans des lamentations sans fin, forçant par tous les moyens la pitié des autres en nous épluchant le cœur en public.

Mais du public, je n'en ai pas, ici. Pour la première fois de ma vie je ne peux pas faire mon numéro et vous ne pouvez pas savoir à quel point ça me frustre.

Chez nous, j'arriverais à rire de ce qui vient de se produire parce que quelqu'un me trouverait drôle pendant que je le raconte, que je le mime, que je l'exagère ! Ici, je ne peux rien charrier, je suis seul devant un monde dont je ne comprends même pas les mécanismes les plus simples et où tout m'apparaît hostile. Je n'ai fait qu'une courte sortie et pourtant je voudrais pouvoir me dire que je ne reverrai jamais cet épicier si peu aimable, ce va-et-vient trop hystérique pour cette heure matinale, ces gens qui font la queue à trois ou quatre magasins différents chaque matin pour arriver à se composer un petit-déjeuner, cette affiche, surtout, qui m'a scié les jambes dans sa totale absurdité.

Il me semble que je devrais pourtant passer outre à ces considérations insignifiantes de train-train quotidien (je mangerai au restaurant, c'est tout) mais je n'y arrive pas. C'est comme une barrière, un empêchement majeur à ce que je suis venu vivre ici. J'ai juste le goût de m'enfermer dans mon appartement sans salle de bains et de mourir de découragement ! J'ai pourtant vécu des moments infiniment plus difficiles que celui-là et rencontré des êtres humains plus

bêtes que ceux que j'ai à peine croisés ce matin ! Je me dis que je n'ai quand même pas traversé l'océan Atlantique pour venir crever de honte après mon premier désappointement, jamais je croirai !

Pourtant, si j'avais l'horaire des trains pour Le Havre, je suis certain que je prendrais le premier qui part cet après-midi et que demain matin je me retrouverais sur le *Liberté* ou tout autre coucou en partance pour l'Amérique.

C'est que, voyez-vous, les raisons pourquoi je suis venu jusqu'ici n'ont tellement rien à voir avec ce qui m'arrive depuis ma descente du train, hier soir. Et je n'ai pas la patience d'attendre que tout rentre dans l'ordre ou se mette en place.

D'un côté, il y a les romans et les films qui m'ont donné du petit monde de Paris une image tellement idéalisée que je n'avais jamais réalisé que ces gens-là ont une vie quotidienne comme nous mais si différente qu'elle me semblerait au premier abord incompréhensible et absurde. Je suis venu évoluer dans un décor sans penser que derrière ce décor les êtres humains continuent à fonctionner et font des choses qu'on ne retrouve jamais au cinéma ou dans les romans. Je savais tout ça, je suis un homme intelligent, mais je ne l'avais jamais réalisé ! Ou alors j'ai trop peu lu. Ou pas assez bien regardé les films. Ou rien compris du tout.

Les Français, au cinéma, m'ont toujours semblé sympathiques, ou cultivés, ou amusants. Râleurs, oui, mais avec une pointe d'humour au coin des lèvres. Ce que j'aimais, c'était de me retrouver moi-même en eux alors que nous sommes si différents. Mais ce que j'ai trouvé ce matin, c'est du monde de mauvaise humeur, au lever, avec d'excellentes raisons de l'être et sans pointe d'humour au coin des lèvres parce que c'est la vraie vie et que quand ils quitteront mon champ de vision ils n'iront pas retoucher leur maquillage en attendant le plan suivant.

J'avais rêvé d'être reçu sur la rue Doudeauville à bras ouverts, par des personnages signés Simenon, quelle naïveté ! Ça m'a pris vingt ans pour me ramasser une gang, sur la rue Mont-Royal, et j'imaginai en trouver une toute faite, ici, sans avoir à chercher, comme si on m'avait attendu comme un bon Dieu ! La rue Doudeauville ne m'attendait pas pantoute ! Elle a autre chose à faire ! Je ne l'intéresse même pas ! Aïe, a' s'en sacre-tu, rien qu'un peu, du petit vendeur de chaussures de Montréal, qui vient faire son smatte dans les vieux pays parce que sa mère lui a laissé quequ'piasses en héritage !

Je pense, et j'en ai honte, qu'au fond je croyais que la rue Doudeauville s'adapterait à moi alors que je suis moins que rien, ici, et que c'est moi qui devrai, si je reste, bien sûr, me plier à la moindre

absurdité, au plus petit non-sens de cette vie que j'étais venu épier en visiteur mais que je devrai subir parce que j'aurai à la vivre. J'écris tout ça et pourtant, aussitôt que je me retrouve en présence d'un Français, mon accent change. Changer mon accent, oui, mais changer ma façon de vivre au grand complet...

Et, après tout, comment prendre au sérieux un quartier où les rues s'appellent Ernestine et Léon ? (Je viens enfin de me faire sourire ; tout n'est pas perdu.)

Quant à l'autre aspect de mon voyage ; quant à ma vraie quête... Je vous en ai peu parlé, jusqu'ici, parce que, encore maintenant, tout ça n'est pas très clair dans ma tête. Et à bien y penser, ce voyage prend plus figure de fugue que de quête...

Je sais ce que j'ai fui : l'étouffement d'une ville ignorante où tout est sujet à scandale ; l'ennui qu'elle distille au jour le jour et qui finit par rendre fous de rage même les gros doux comme moi ; l'inévitable promiscuité des parias trop pareils qui se retrouvent trop ensemble et qui finissent par se haïr à force de trop s'influencer. Mais ce que je suis venu chercher ici reste encore très nébuleux. J'ai quitté Montréal en hurlant que je reviendrais femme du monde jusqu'au trognon ; j'ai expliqué à Samarcande qui me regardait avec des yeux incrédules que je venais à Paris mériter une fois pour toutes mon titre de duchesse de Langeais qui, en fin de compte, n'intéresse que moi et que j'aurais très bien pu m'attribuer sans traverser l'Atlantique parce que, de toute façon, il n'y a que vous et moi qui sachions qui était Antoinette de Navarreins, duchesse de Langeais et carmélite déchaussée ; à vous, j'ai longuement parlé de ma frustration de ne pouvoir monter sur une scène parce que je n'ai pas de talent et de mon grand désir d'avoir du talent dans la vie, de devenir une star du quotidien, une folie ambulante, plutôt que de rester un bouffon de basse-cour. C'étaient là des paroles qui me grisaitent, que je finissais par croire à force de les répéter mais dont je ne saisissais pas vraiment la portée. Et cet héritage de maman m'est tombé dessus comme une justification, comme si, du fond de sa tombe, elle me poussait à réaliser cette absurdité de rêve qui, sans elle, serait resté inaccessible. J'ai donc eu les moyens de partir avant de comprendre pourquoi je partais.

J'aimerais bien, maintenant, considérer cette fugue comme un voyage de plaisir, des vacances bien méritées mais, justement, je ne les ai pas méritées, je n'ai jamais rien fait de ma vie, et j'y trouve bien peu de plaisir parce que tout me fait peur ! Pourquoi venir si loin quand on y est si peu préparé ?

Je viens de penser à Antoinette Beaugrand et à sa benjamine. Sont-elles, comme moi, étendues dans leur chambre d'hôtel à déprimer

parce qu'elles ont senti que Paris leur était hostile ? Sûrement pas ! Elles doivent se promener au bord de la Seine en se pâmant sur les péniches et les beaux ponts, ou écornifler rue Saint-Honoré tout en faisant semblant qu'elles y sont nées, ou visiter Notre-Dame de Paris en toute quiétude parce que leur éducation les y a préparées, calvaire ! Et qu'elles ne sont certainement pas allées se fourrer au fond du XVIII<sup>e</sup> arrondissement dans un appartement sans salle de bains ni glacière ! Elles sont peut-être même déjà accrochées aux basques de Julien Green alors que j'en suis encore à me demander comment on fait pour ouvrir les portes ! Je suis parti sur un coup de tête, sans réfléchir, alors qu'elles l'ont fait le plus simplement du monde parce que ça leur était dû ! Une raison de plus d'être enragé d'être un trou de cul !

J'ai un poids sur le cœur qui m'empêche de respirer. Je sens que cette ville est trop grosse pour moi, que je n'arriverai jamais à la dompter. Ça aussi ça m'enrage ! Parce que c'est une défaite de plus. La plus cuisante, la plus honteuse des défaites ! Je parle de cette ville comme si elle m'avait fait souffrir pendant des années alors que j'ai à peine traversé une rue bouleversée par une grève des boulangers ! Si j'ai réussi à me tailler une petite place sur le *Liberté*, pourquoi est-ce que je m'en sens incapable ici ? Parce que le *Liberté* était un monde fermé, inoffensif, irréal, alors qu'ici les cages sont ouvertes et les canons pointés ?

Maman avait raison : on manque d'envergure dans la famille. Et notre insignifiance congénitale finira par nous achever.

C'est la faim qui m'a sorti de mon trou. Comme un rat. Mais, et ça va vous étonner, un rat de bonne humeur !

Je m'étais endormi, épuisé par les larmes et le découragement, en travers du couvre-lit en soie bleue à fleurs jaunes et roses usé jusqu'à la corde par des générations de fessiers pressés d'aller travailler ou épuisés par la besogne.

Je n'ai pas tout de suite su où j'étais. La lumière est tellement plus présente ici, jouqué comme je le suis, qu'au rez-de-chaussée (tiens, je m'en sers, moi aussi, de cette expression-là, après tout) de la rue Dorion où un rayon de soleil passe facilement pour une curiosité. Je savais que je connaissais cet endroit mais je n'arrivais pas à mettre un nom dessus. Je regardais la grosse armoire, la table, les chaises, le foyer, et je me disais : « Quand j'vas trouver où c'est, tout ça, j'sais pas si j'vas être déçu ou content... » J'ai été surtout soulagé parce que ça aurait pu être pire. J'ai regardé ma montre. Six heures moins vingt. J'ai pensé qu'il faisait clair bien de bonne heure, ici, puis, les rillettes me remontant à la gorge, j'ai réalisé que c'était le soir. J'avais dormi

tout l'après-midi. Et j'avais faim. Plus que jamais. Mon dernier vrai repas remontait à la veille, sur le *Liberté*, alors que j'avais englouti une double portion d'œufs Bénédicte à toute vitesse parce qu'on venait d'annoncer que la France s'approchait enfin au cœur de la brume qui se levait.

J'aurais bien pris un bon bain.

Good luck !

Étonnamment résigné (déjà ?) je me suis rendu à la cuisine. Je voulais me faire chauffer un peu d'eau pour me laver paroisser par paroisse avec une débarbouillette trouvée dans l'armoire. Le petit poêle à gaz ne fonctionnait pas ! Frotte une allumette, tourne la clef ; rien. Refrotte une allumette, retourne la clef... Là, j'ai eu envie d'ouvrir la fenêtre, de tout lancer ce qu'il y avait dans l'appartement dans la cour intérieure et de me jeter là-dessus en offrande aux dieux de la bêtise humaine. J'ai effectivement ouvert la fenêtre pour respirer un peu d'air avant d'exploser.

Savez-vous quoi ? Partout dans la cour intérieure, à toutes les fenêtres de cuisine, pendaient des sacs, des boîtes, des filets où mes voisins gardent leur denrées périssables. Sans glacière, mais ingénieux ces Parisiens ! J'ai vu des œufs, des bouteilles de lait, du fromage, des bouts de viandes enveloppés dans du papier ciré... Ingénieux, oui, mais watch out la senteur à la mi-août, par exemple !

Le soleil tapait encore sur les toits qui prenaient une belle teinte entre l'or et l'ocre. La cour intérieure, plongée dans la pénombre, déjà, en devenait presque bleue. Ça sentait les oignons frits et la viande qui mijote. Par les fenêtres ouvertes je devinais des bouts de salons, des coins de cuisines, des coudes d'escaliers. Des fleurs en pots poussaient un peu partout. Quelque part, une radio était allumée. Lucienne Boyer chantait.

Une boule de chaleur m'est montée du creux de l'estomac, plus forte que la faim, envahissante au point de me donner la chair de poule. J'ai été obligé de m'appuyer à la rambarde de fer forgé. Un moment d'insupportable bonheur m'a plié en deux. Je ne sais pas pourquoi j'ai été si heureux alors que tout allait si mal ; l'étrange de ce que je voyais, peut-être, moi qui de ma fenêtre de la rue Dorion donnait directement sur le trottoir ai une vue imprenable sur les voitures qui passent et mes voisins, de l'autre côté de la rue, qui rient de moi à longueur de jour ; ou alors la trop grande ressemblance de cette vision avec l'idée que je me faisais de Paris avant de venir ici : le folklore rassure toujours un peu ; toujours est-il que je me suis surpris à chanter avec Lucienne Boyer malgré la faim qui me tenaillait et la senteur un peu suspecte que je commençais à

dégager. (Vous savez comment on est fait, nous autres : la propreté l'emporte sur tout ! Maman disait toujours : « On n'est pas riches, mais on est propres ! » Je crois même vous l'avoir entendu dire, vous aussi... Il fallait donc, avant tout et à tout prix, que je me lave...)

En me retournant pour me faire couler un grand verre d'eau j'ai tout de suite aperçu la clef du gaz, dans le coin de la cuisine, au-dessus du poêle. Et en une seconde j'ai compris que j'allais arriver à dompter cet appartement, à le mettre à ma main, à maîtriser ses inconvénients : il suffisait de bien comprendre et de régler chaque détail l'un après l'autre plutôt que de m'affoler sur l'ensemble qui, bien sûr, m'apparaissait impossible à surmonter.

Cinq minutes plus tard l'eau bouillait et votre beau-frère adoré, pour la première fois de sa vie, se déshabillait tout nu au beau milieu d'une cuisine. Jamais douche ou bain ne m'a fait autant de bien. Ça m'a pris dix fois plus de temps que chez nous mais, justement, du temps, j'en ai à revendre ! De quel droit je me plaindrais, me disais-je, moi qui, au lieu d'être pogné pour aller vendre des chausures dans un magasin pseudo chic de la rue Sainte-Catherine, n'avais rien d'autre à faire, avant d'aller m'empiffrer comme un cochon, que de me laver les parties *en plein cœur de Paris* !

Quand j'ai eu fini mes ablutions y'avait de l'eau partout dans la cuisine et savez-vous quoi ? Je m'en sacrerais ! J'ai tout laissé sécher ça en me disant que les autres Parisiens devaient faire pareil. Je me suis mis une goutte d'affriolant parfum derrière l'oreille, j'ai jeté un dernier coup d'œil sur les toits de plus en plus changés, j'ai fermé la fenêtre de la cuisine et je suis allé ouvrir ma valise.

Je suis tout fin prêt à sortir, beau comme un cœur ; je me sens comme un jeune marié. A nous deux, Paris ! Ou, plutôt, à nous trois puisque je vous entraîne avec moi.

J'ai sauté sur le premier restaurant que j'ai rencontré, tout de suite à gauche en sortant de l'immeuble. Le manger arabe, je ne connais pas ça, mais je me suis dit que j'avais trop faim pour chercher autre chose. C'était fermé. Ça m'a étonné, il était déjà sept heures moins dix. Puis l'idée que tous les restaurants de Paris étaient fermés à cause de la grève des boulangers m'est passée par l'esprit et une partie de mon découragement m'est revenue.

J'ai traversé la rue Stephenson presque en courant. Un restaurant, français d'allure, celui-là, avec son auvent d'un beau rouge vif sur lequel on pouvait lire, en lettres d'or : « Chez Carco », faisait le coin. J'ai poussé la porte sans regarder le menu, juste pour voir si c'était ouvert. La porte était débarée mais il faisait très sombre, à l'intérieur...

Je me suis avancé au milieu de la petite salle qui sentait très bon et, ne voyant toujours personne, je me suis attablé dans le coin du fond. Un bruit de conversation venait de la cuisine. D'engueulade, plutôt. Quelqu'un traitait quelqu'un d'autre de sale con, d'abruti et de mauvais baiseur. Je me suis dit que j'étais tombé en pleine chicane de famille et je me préparais à me lever pour sortir quand un monsieur tout habillé en noir, les cheveux gominés au point qu'on se demandait s'il s'était lavé la tête depuis deux ans, le sourcil broussaillieux et la démarche saccadée, est entré dans la salle. Il a sursauté en m'apercevant.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

Son ton était tellement brusque que la gêne m'a presque rendu muet. J'ai ravalé avant de répondre :

— C'était ouvert...

— Mais c'est fermé ! Il n'est pas sept heures ! Nous n'ouvrons pas avant sept heures, vous le savez bien !

Charmante façon de recevoir les clients.

J'ai regardé ma montre pour gagner du temps.

— Il é sept heures moans dix, presque moans cinq...

— Voilà ! Qu'est-ce que je vous disais ! Allez, sortez ! Vous reviez-drez à sept heures !

— Mais est-ceu queu jeu neu pourré pas rester ici jusqu'à sépt heures ? Jeu pourrais reugarder leu meunu ?

Il me fixait avec de grands yeux pendant que je m'enfargeais dans mes mots.

— Mais d'ou sortez-vous, avec cet accent ? Vous êtes belge, ou quoi ! Je ne sais pas si c'était une insulte, mais je l'ai très mal pris. Je me suis levé d'un bond et je lui ai crié :

— Aie, mange donc de la marde, toé ! Si tu veux pas que le monde entrent dans ton maudit restaurant, garde-lé donc farmé ! Mets donc le cadenas après la porte jusqu'à sept heures si t'es trop sans dessein pour ouvrir avant !

Il s'est étiré sur le bout des pieds (j'avais oublié de vous dire qu'il mesurait à peu près quatre pieds et deux) en me montrant la sortie.

— Nous n'acceptons pas les Arabes, ici, monsieur !

Après les Belges, les Arabes ! Franchement !

En passant devant lui je l'ai toisé avec mon air le plus méprisant.

— 'Coudonc, le taon ! Quand le monde passent la porte, icitte, leur demandés-tu leur passeport pour voir d'ousqu'y viennent ?

Il n'avait visiblement pas compris un mot de ce que je lui disais. Il se contentait de répéter « Sortez, monsieur. Sortez... », de plus en plus pompé, de plus en plus écarlate.



Je me suis donc retrouvé dans la rue Doudeauville à sept heures moins cinq, enragé noir et l'estomac en révolution. Juste en face, un autre restaurant faisait le coin. J'avais envie de me traîner à genoux jusque-là, de fesser à coups de poings sur la porte, de supplier, de promettre mer et monde et même d'offrir mon beau corps d'albâtre, pour qu'on daigne me jeter une miette de pain et même, ouache, rien que d'y penser j'ai mal au cœur, une bouchée de rillettes. Fallait avoir faim, hein ?

Sur la porte de ce restaurant j'ai trouvé un petit écriteau de carton blanc avec des enluminures rouges et bleues : « Ouvert à dix-neuf heures ». Je me suis planté devant la porte et j'ai patiemment attendu en me disant :

— Que c'est ça, c'te pays de fous-là, oùsqu'on peut pas manger avant sept heures du soir ? J'ai jamais vu ça ! Comment est-ce qu'y font, les Français, pour pas se manger le poing à partir de cinq heures et demie, comme tout le monde ? Mais c'est peut-être pas comme ça partout. C'est peut-être à cause de la grève... Le pain est en retard... Je commençais à trouver que le pain avait le dos large...

Mais ma patience a été récompensée : à sept heures précises, le plus beau petit waiter est venu m'ouvrir la porte... Blond, la trentaine, des beaux yeux bruns d'écureuil, un sourire irrésistible, le p'tit tablier blanc bien serré autour des reins... J'ai presque remercié le cadavre, de l'autre côté de la rue, de m'avoir mis à la porte...

Comme j'étais son seul client, le garçon s'est occupé de moi comme si j'avais été le roi d'Angleterre. « Comment allez-vous », par-ci, « Installez-vous là », par-là... Comme dit la Vaillancourt chaque fois qu'elle croise quelqu'un qui lui plaît : « Ça y est, chus-t-en amour ! » S'il me prenait pour un Belge ou un Arabe, il ne l'a pas laissé voir, même après que je lui eus dit : « Meurci beaucoup, vous êtes très gentil ! »

Toujours avec le sourire, il m'a tendu le menu :

— Le chef vous conseille ce soir le canard aux pruneaux.

Je me suis mis à saliver comme un bébé et j'ai été obligé de me cacher la bouche avec ma serviette : il m'aurait conseillé de la queue de rat à l'eau de vaisselle que je lui aurais embrassé les pieds ! Puis mon côté femme du monde m'est remonté d'un seul coup et je lui ai dit après une cascade de rires qui m'a étonné moi-même :

— Construisez-moi un meunu, jeu vous fé confiaance...

Il a froncé les sourcils pendant que je parlais et je me suis rendu compte que je m'étais trompé d'expression. C'est pas construire, qu'il fallait employer, c'est composer.

J'ai rougi, je me suis gourmé et je n'ai pas rouvert la bouche du repas, sauf pour manger, évidemment.

Et laissez-moi vous dire que je me suis bourré rare !

La cuisine simple et familiale de ce restaurant battait à plate couture les affaires prétentieuses et compliquées que je m'étais tapées pendant tout le voyage : au diable les « tentations de saint Antoine aux deux boules vertes », les « rêves de jeune fille », ou autres « seins de Vénus », et vive les asperges vinaigrette, le canard aux pruneaux et la tarte Tatin !

La tarte Tatin ! Vous pouvez pas imaginer ! Une grosse tarte aux pommes chaude avec des gros morceaux de fruits presque brûlés, pis de la grosse crème d'habitant comme même Alex, le mari de ma sœur Madeleine, arrive pas à trouver dans le fin fond de la campagne ! De la crème jaune qui donne mal au cœur tellement elle est bonne !

Tout ça était arrosé d'un vin rouge dont je ne sais même pas le nom mais qui m'a monté directement et délicieusement à la tête.

Pendant que je mangeais de si bon appétit (je devais faire plaisir à voir parce que le garçon me couvait amoureuxment du regard) les clients arrivaient, discrets et réservés, et quand j'ai demandé la facture (ce qui a encore fait sourire le garçon) le restaurant était presque plein. Faut croire que les Français ont rien d'autre à faire, le soir, que de manger tard !

L'addition (c'est ça qu'il faut dire) a fini par arriver. Ce monde-là font leurs lettres et leurs chiffres d'une bien drôle de façon. Je ne comprenais pas la moitié de ce qui était écrit, surtout pas le total, alors j'ai demandé à Roger, c'est le nom du garçon, de venir tout m'expliquer ça. J'espère que vous avez saisi que même si j'avais tout compris, je le lui aurais quand même demandé...

Savez-vous quoi ? Faut payer son couvert, ici, dans les restaurants, sinon ils ne vous donnent pas de couteaux, ni de fourchettes, ni d'assiettes ! Sont-tu fous, rien qu'un peu ! J'ai même regardé discrètement autour de moi pour vérifier si y'avait pas du monde qui mangeait avec leurs mains directement sur la table ! Faut dire que j'étais un peu soulé...

Roger avait reconnu mon accent, même si je l'avais quelque peu déguisé, et m'écoutait parler comme si ce qui sortait de ma bouche était de la musique... Je vous dis que mon faux accent de femme du monde a pris le bord vite ! Roger a même fini par me confier, à voix très basse, qu'il avait rencontré un soldat de Trois-Rivières, à la fin de la guerre...

Y'est de la famille, en plus ! Quelle joie ! C'te petit restaurant-là va me revoir la binette bientôt, certain !

Surtout que Roger m'a dit qu'il m'avait donné une double ration de pain. J'en avais mangé cent grammes au lieu de cinquante comme c'est la loi depuis ce matin...



Je suis sorti de là repu, paqueté, le cœur battant, et léger comme une plume. Et si j'ai bien compté, ça m'avait coûté trois fois rien. Une piasse et quart, je pense. Mais je ne suis pas sûr d'avoir bien compté. Pis j'm'en sacre !

Je bois rarement du vin, vous le savez ; deux verres et tout tourne. La bière, oui, je la supporte, et plutôt bien parce qu'elle me rend gai, mais le vin m'amortit ; j'ai juste envie d'aller me coucher en pleurant sur mon triste sort ou de chanter jusqu'à épuisement quelque triste et déprimante chanson d'amour déçu.

J'avais bu une bouteille au complet et pourtant j'avais toutes mes facultés. J'étais paqueté, ça oui, mais plutôt guilleret et pas du tout endormi. Il faut dire que j'avais dormi presque tout le temps depuis mon arrivée à Paris. Soul, donc, mais frais et dispos. C'était très agréable ; j'avais un peu l'impression de flotter, mais pas haut. À peine à un ou deux pouces du sol. Un ballon pesant, bien calé, mais qui *se sent* léger.

J'ai décidé, ne connaissant absolument pas Paris, d'aller au hasard, me disant que le destin me guiderait sûrement vers quelque époustouflante merveille...

J'ai résolument tourné le dos au Sacré-Cœur, peut-être parce que je savais qu'il était sur une butte et que je n'avais pas envie de m'attaquer aux fameux escaliers que les enfants, dans les films français, n'arrêtent pas de grimper et de dévaler en s'égosillant comme des chiens écorchés ; peut-être, simplement, parce que je l'avais vu de ma fenêtre et que j'avais plutôt envie d'être étonné par la découverte inattendue, à un coin de rue, d'un monument célèbre qui me sauterait dessus à l'improviste et me chavirerait le cœur.

Étonné, je le fus tout de suite.

J'avais cru entendre à plusieurs reprises, du creux de mon lit où j'avais si bien dormi, des sifflements de train et le bruit si caractéristique des roues de métal à un passage à niveau. Je comprends, je reste derrière une gare ! Tout de suite après la rue Stephenson, à droite, on voit surgir au loin la verrière d'une immense gare, la gare du Nord comme je l'ai su plus tard mais à ce moment-là j'ai cru que c'était la gare Saint-Lazare par où j'étais arrivé. La rue Doudeauville devient brusquement un viaduc et enjambe des dizaines et des dizaines de voies ferrées, tricotées serré et luisantes comme du métal neuf. Vous savez comme on a tendance à avoir le vertige, nous, les gros... Je me suis quand même arrêté au milieu du viaduc (le vin rendrait-il brave ?) malgré les entrailles qui me chatouillaient désagréablement et j'ai regardé un train qui passait juste en dessous de moi. La fumée blanche est montée jusque sur le viaduc ; je me suis accroché au grillage qui

renforce le garde-fou. Une autre image de cinéma m'est revenue, genre Annie Ducaux prenant l'Orient-Express ou Érich von Stroheim poussant quelqu'un sous un train...

Au nord de la rue Doudeauville, presque sous mes pieds, une petite gare, vide, attendait. Le train est passé tout droit. Sûrement à cause du vin, j'ai trouvé ça très triste. Un autre convoi arrivait en sens inverse ; il allait beaucoup plus lentement parce qu'il entrait en gare. J'ai couru me mettre au-dessus et j'ai regardé défilier les toits des wagons. Un enfant. Que voulez-vous, c'est vrai que les voyages forment la jeunesse, mais quand on attrape la jeunesse à quarante ans passés...

J'ai traversé la rue Doudeauville pour regarder le train entrer sous la verrière. J'ai pensé à tous les nobodys, comme moi, qui arrivaient à Paris en pensant naïvement la conquérir... et j'ai souri ; ça m'a soulagé de savoir que je ne suis pas le seul sucker dans cette grande ville de fous-là. Je suis resté cinq longues minutes à leur souhaïter good luck, puis j'ai continué mon chemin.

La rue Doudeauville s'arrête brusquement à une grande artère qui s'appelle Marx-Dormoy. Y'a jamais dû se passer grand-chose là parce que ça ne me disait rien du tout. Beaucoup de magasins, mais tous fermés. Un peu triste, comme quartier ; plus anonyme que ma rue, en tout cas. Et toujours les mêmes façades pelées et grises. J'ai décidé d'arrêter de regarder vers le haut... Peu de passants et tous pressés de rentrer chez eux. Avec leur petite portion de pain collée contre eux, comme un trésor sans prix. Tristesse.

Je trouvais que mes explorations de la grande ville tentaculaire finissaient pas mal vite en queue de poisson ! J'ai tourné à gauche, croyant deviner une terrasse, au coin de la prochaine rue.

Quelques couples, silencieux, installés devant un verre de bière. Une vieille madame toute rougeaude qui buvait son ballon de rouge en vérifiant si personne ne la guettait, comme quelqu'un qui a peur qu'on le surprenne en flagrant délit. De l'autre côté de la rue Marx-Dormoy et de la rue Ordener, une toute petite place avec un tout petit manège, fermé. Je me suis assis sur une chaise en paille tressée qui m'a fait penser aux banquettes de tramway, chez nous ; le mal du pays m'a pogné si vite que j'en ai presque sursauté. Le bruit des tramways, leurs odeurs, la paille qui pique sous la cuisse... Je vous entendais dire à votre dernier garçon : « As-tu entendu ce qu'y dit, le tramway : des pois, des pois, des pois, des pois, des pois... »

J'avais envie qu'il se passe quelque chose, tout de suite, avant d'éclater en sanglots, mais je me retrouvais au milieu de rien, dans un quartier vide et je ne savais pas où aller pour trouver de la vie !

Quand le garçon est venu me demander ce que je voulais boire, je lui ai demandé, avec une fausse désinvolture :

— La tour Eifféél, c'est bien par ici ?

Il l'a trouvée bien bonne et je suis resté dans l'ignorance la plus totale. Je n'ai même pas touché à sa maudite eau minérale et je suis reparti dans la direction d'où j'étais venu, me disant que les quartiers des gares ont toujours quelque chose d'excitant à offrir.

Le début de ma promenade a été un peu plate. En retraversant la rue Doudeauville j'ai jeté un coup d'œil vers le Sacré-Cœur. J'avais envie de rentrer me coucher. C'est épuisant de passer sans arrêt comme ça du septième ciel au troisième sous-sol, même quand on est reposé. J'avais chaud. Mais, heureusement, une petite brise s'est levée pendant que j'arpentais le trottoir de l'ennuyante rue Marx-Dormoy. La rue faisait un coude, devant moi, et je ne savais pas ce qui m'attendait. Je me suis dit que si rien n'arrivait dans les quinze prochaines minutes, je rentrerais sagement à l'appartement pour guetter l'heure à laquelle le beau Roger finit de travailler.

Et tout à coup, sans que rien ne l'ait annoncé, je me suis retrouvé dans un grouillement de monde des plus bizarres, une foule d'étrangers, et quand je dis d'étrangers, je veux dire des gens de toutes les couleurs, pas des étrangers, comme moi, qui peuvent passer inaperçus : des Arabes, je pense, dans de longues robes rayées ; des Noirs, grands et luisants, avec des turbans sur la tête ; des Blancs, aussi, bien sûr, mais burinés, frisés, plus petits, même, que les Français qui ne sont déjà pas très grands. Une foule joyeuse qui s'affairait square de la Chapelle autour d'un marché extérieur coloré d'où montaient des relents non seulement de nourriture mais aussi d'épices et de denrées exotiques, odeurs fortes et piquantes qui me firent éternuer à plusieurs reprises.

Au-dessus de tout ça, le métro aérien dressait son armature de métal gris et sale. Quand une rame de métro passait, d'un vilain vert et brinquebalante comme un trop vieux train, personne ne levait la tête, sauf moi. Après le calme et le silence de la rue Marx-Dormoy, ce marché trop fréquenté me prit de court. J'avais peur de traverser le boulevard de la Chapelle : les voitures klaxonnaient sans arrêt à cause des piétons qui se lançaient dans la rue sans regarder où ils allaient ; des chiens, par dizaines, couraient au milieu de tout ça et j'ai toujours haï les chiens ; j'étais sans arrêt bousculé par des hommes et des femmes qui transportaient des caisses en criant des choses comme : « Circulez, circulez ! » ou : « Attention, les caisses ! » J'ai traversé presque malgré moi, emporté par une

vague d'enfants qui m'ont accroché en hurlant parce que j'étais dans leur chemin.

Le marché fermait ; sous le métro, des bicyclettes, des camions, des voitures, des charrettes, même, se nuisaient mutuellement dans un concert d'injures auquel je ne comprenais absolument rien. Étonnamment, les vendeurs de ce marché semblaient tous français alors que les clients étaient étrangers. Les conducteurs s'invectivaient donc en français, mais un français rocailleux et brusque, précipité et plein de mots étranges rattachés les uns aux autres par des expressions plus évidentes comme « Alors quoi ! » ou : « Hé, dis donc... », seuls petits îlots clairs dans cette mer de jargon incompréhensible. Ils viendront nous dire, ensuite, qu'on a un accent, nous autres !

Il faisait encore jour, assez, en tout cas, pour voir les déchets qui traînaient partout sous le métro aérien : feuilles de salade écrasées, fruits pourris, caisses de légumes avariés, d'où montait une vague odeur écoeurante. En traversant la deuxième partie du boulevard de la Chapelle, beaucoup plus calme, j'ai aperçu la plaque annonçant la rue du Faubourg Saint-Denis et je me suis arrêté pile. Tout ça me disait quelque chose. J'ai regardé autour de moi. Boulevard de la Chapelle... rue du Faubourg Saint-Denis... Si vous aviez été là, on aurait pu chercher ensemble... Un film ? Un livre ?

J'ai quitté le marché avec soulagement. Je cherchais de la vie, mais pas celle-là.

Je longerais les voies de la gare du Nord ; la verrière s'ouvrirait à ma droite et je pourrais deviner les voyageurs, énervés et inquiets, couvrant le long des quais, épuisés par de trop longues heures de voyage inconfortable ou impatients de partir. Quand un train partait ou arrivait, tout disparaissait dans la fumée blanche. Des sifflets retentissaient à tout moment. Le soleil couchant jouait dans les verrières et des mariages d'oiseaux sillonnaient le ciel vide. C'était très beau.

J'ai débouché dans la rue de Dunkerque à huit heures et vingt. Je le sais parce qu'une énorme horloge l'indiquait sur la façade de la gare. Et là, je suis resté saisi. J'étais à un carrefour mais au lieu d'avoir deux rues qui se croisaient à angle droit, comme chez nous, à Montréal, il y en avait quatre ou cinq, grandes et petites, qui arrivaient de toutes les directions. J'étais comme au milieu d'une étoile aux multiples branches et je restais figé là, ne sachant absolument pas où aller. Je n'ai pas beaucoup le sens de l'orientation, vous le savez, et déjà, chez nous, j'ai tendance à me perdre quand j'ai un coup dans le nez... Imaginez-vous avec une bouteille de vin rouge, même doux ! Je me suis dit qu'en traversant trois ou quatre rues par la droite je finirais par retomber sur la rue du Faubourg Saint-Denis et j'ai pris